

LE RÉVEILLEUSE

LYON

Redacteur en chef

DENIS BRACK

BUREAUX

32, Rue de l'Arbre-Sec

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Mardi dernier, 18 août, est venue devant le tribunal de police correctionnelle, l'affaire de MM. Ponet et Jules Frantz, relativement à leur duel.

M. Jules Frantz ayant, par le fait du duel, accordé à M. Ponet la réparation d'honneur que celui-ci exigeait, considérait la conséquence de cette rencontre, relativement à la loi, comme devant être entièrement abandonnée à l'appréciation du tribunal, et, en conséquence, M. Frantz n'avait pas cru nécessaire de prendre un avocat, ni de citer ses témoins, afin d'atténuer, autant que possible, la responsabilité qu'il supposait peser sur son adversaire.

A la suite de l'interrogatoire de M. Ponet, de la déposition de M. Alexandre Jouve fils, l'un de ses témoins, et de la plaidoirie vive et chaleureuse de M^e Ville-neuve (l'avocat de M. Ponet), le tribunal, sur le réquisitoire de M. le substitut Eloy, a rendu un jugement qui condamne M. Ponet à cinquante francs d'amende, M. Clerc dit Jules Frantz à cent francs d'amende, à dix jours de prison, et tous deux solidairement aux dépens.

M. Jules Frantz a interjeté appel de ce jugement.

Que la chute est dure, que la fin est violente, que le réveil est froid dans les draps de la réalité. Les dents s'entremêlent, les cheveux se dressent, le cœur est glacé! La bise glaciale passe à travers les ais de la porte, elle souffle triste, la bise. Elle se plaint et elle se raille. Elle module ses plus gros soupirs, elle décoche ses sarcasmes les plus incisifs aux provinciaux désenchantés.

Et pour vous donner un tableau vrai je devrais encore vous peindre la provinciale à côté du provincial, la pauvre jeune fille romantique qui vient chercher à Paris l'enthousiasme, la liberté de l'amour, et, qui, après avoir effeuillé pétale par pétale sa délicate fleur, retourne au pays natal le cœur vide et les entrailles vivantes! Elle demande à genoux au père un pardon qui lui est refusé. Maudite pour avoir déshonoré le nom de famille elle mourra de misère et de douleur si un cloître ne renferme pas à jamais sa lourde porte sur elle ou si quelque brave cœur d'or de son village ne prend pas à sa charge cette femme sans famille et cet enfant sans père, ne recueille pas cette épave, ne console pas ce malheur, n'essaie pas de ranimer d'un souffle dévoué, en charmes fétis, ce cœur éteint. — Je devrais encore parler de ces légions de provinciales qui arrivent à Paris dans une *position intéressante*. Que de douloureuses biographies, que de romans émouvants à écrire!

Les pauvres filles ont cru aux paroles emmiellées de quelque gros monsieur de leur village ou de quelque jouvenceau de la petite ville. En province on n'épouse que la femme qui a du bien. Le provincial ressuscite au bonheur plus facilement que la provinciale. Voyez plutôt.

Lorsque la vérité parisienne hideusement crue, est apparue sans crinoline à notre provincial, lorsqu'il a épuisé la coupe des amères déceptions, la fée change le décor.

C'est le foyer de la ville natale, le doux nid à duvet d'où s'est trop tôt envolé le téméraire oisillon. Le père est assis au coin du feu. Il songe, triste à côté de sa femme qui pleure, qui lui reproche d'avoir éloigné et peut-être perdu leur fils par sa sévérité exagérée. Le bonhomme essuie l'orage conjugal sans sourcilier. Il se tait et fait intérieurement son *mea culpa*. La douce sœur s'est retirée comme tous les soirs dans sa chambre. Là, elle pense à loisir au frère en regardant son portrait, ses livres, sa pipe, ses sandales, tout ce que sa main a touché, tout ce que sa bouche a effleuré.

Aux amoureux qui se disputent la jouissance de sa délicate main, aux prétendants à sa dot, elle a invariablement répondu: — Ramenez-moi mon frère et nous nous marierons.

Mais comment le trouver votre frère? lui a-t-on objecté. Où se cache-t-il? à Paris, à Londres, à Pékin? Sous quel nom de guerre, sous quel pseudonyme?

— Qu'importe! rien n'est impossible à qui aime. J'ai dit. Adieu. Et les trois ou quatre galants se sont mis à la recherche du frère demandé, et ils ne sont pas encore revenus.

Le silence se fait au foyer de la famille. On se couche. Seule la vieille Marthe reste levée, égrenant sur son chapelet une kyrielle de *Pater* et d'*Ave*. Elle a la foi cette femme que les *Ave Maria* ramèneront au bercail la brebis, son maître au logis.

La maison disparaît aux yeux du provincial couché sur son grabat. Un autre tableau surgit: le bois de la *Couleuvre* bordé de ruisseaux ja-seurs.

Dans le vert et frais nid, deux amants ont autrefois roucoulé; notre provincial et une pudique colombe en robe blanche, qui est seule à cette heure, sans son ramier... une jeune fille que le Parisien en herbe a dédaigné d'épouser. — Se marier? allons donc! quelle fin prosaïque de notaire! Elle effeuille une marguerite dont le flot murmurant emporte chaque pétale dans son cours. — Pense-t-il à moi? n'y pense-t-il pas? — Quand la réponse est bonne, les rires réveillent les nymphes du bois, des exclamations sortent de la poitrine oppressée de la jeune fille. — Cher cœur! chère âme! à toi ma vie! à toi ou à la mort. — Quand elle est mauvaise, les larmes de la belle questionneuse se mêlent à l'onde qui fuit. Ainsi la jeune fille, le bois et le ruisseau confondent leurs murmures; la jeune fille chan-

tant son amour, le bois et le ruisseau lui répondant. Dialogue qui ravit notre provincial, et ce ravissement le réveille de son demi-sommeil.

Au chemin de fer! s'écrie-t-il. — Que je les voie! que je les console! que je ne meure pas avant de les avoir embrassés une dernière fois!

Il se lève comme un fou. Il s'habille en toute hâte. Son sac de voyage est prêt. Il fouille alors ses poches: horreur du vide! rien. — Oh! s'il avait eu encore quelques louis, les sangsues n'auraient pas abandonné le cadavre, ses amis et ses maîtresses ne l'auraient pas fui comme un lépreux en quarantaine. — Que faire? Il emprunte à sa blanchisseuse, à son décrocteur l'argent de son voyage, il court à la gare; la vapeur ne l'emporte pas assez vite de ce gouffre qui a dévoré la meilleure partie de sa vie, ses illusions, ses bourgeois, ses vertes pousses, les premiers baisers où l'on met son âme. Enfin, notre provincial arrive au port, il frappe à la nuit; le jour il ne l'aurait pas osé.

En effet, notre provincial est parti par une aube ensoleillée, mais il arriva par une soirée brumeuse. Il est parti rayonnant de fraîcheur, de jeunesse, d'ardeur, d'entrain; il revient brisé, courbé comme un vieillard, pâle comme un suaire, les yeux caves, les cheveux blancs mêlés aux cheveux noirs, les vêtements sordides, lui l'élegant! Sa mère elle-même ne le reconnaît pas. Il faut qu'il dise: « Ma mère, ne voulez-vous pas embrasser votre fils! » La mère s'évanouit. On ne songe pas à elle. Ne faut-il pas se jeter au cou du Lazare ressuscité, de l'enfant prodige, du provincial revenu au pays?

BENJAMIN GASTINEAU.

LYON

Le chemin de la croix.

Monsieur l'abbé, Votre lettre est celle d'un *ennemi*; ma réponse sera celle d'un *ami*. Sous ce rapport encore, nous nous maintiendrons réciproquement aux *deux antipodes*, selon votre désir et votre expression même.

Vous me dites avoir compté le nombre des croix décernées au clergé français, ce 13 août de l'année de grâce 1868, et, en des termes assez amers pour révéler une profonde ignorance du mystère de la croix, vous constatez que ce nombre est fort petit. « Maintenant, ajoutez-vous, faites le recensement des franc-maçons décorés, et concluez! »

Devant cette singulière mise en demeure de conclure je me suis trouvé, je l'avoue, aussi interdit qu'un excommunié puisse l'être!... « Concluez! » — Quoi?... de quoi?... à quoi?... pourquoi?

A peine raffermi dans mon assiette, je me suis lancé à la recherche du *Moniteur Universel*. Je le découvre... je le devore au risque d'une indigestion... mais sans rencontrer sous mes dents un seul homme mis en croix pour crime de franc-maçonnerie!... de cette commune *indécoration* que faut-il conclure?... que le prêtre et le franc-maçon doivent se donner la main et se consoler ensemble?... Mais Pie IX et M. de Bonald ont proclamé solennellement l'impossibilité de cette alliance monstrueuse, et pour l'admettre vous êtes, je le sais, M. l'abbé, trop esclave de votre vœu d'obéissance absolue, ainsi que des deux autres je suppose!...

En parcourant ce grand *Moniteur*, où, selon vous, les *prêtres brillent par une lamentable rareté*, j'ai vu, il est vrai, certaines gens condamnés à porter la croix pour s'être avisés de rester, durant vingt à trente ans, qui soldat sans peur et sans reproche, qui magistrat intègre, qui défenseur désintéressé de la veuve et de l'orphelin, qui maire dévoué, qui bon époux, etc... Parmi ces nombreux suppliciés, il vous plaît de trouver des franc-maçons!... soit! — Eh bien, qu'en conclurai-je?... 1^o qu'il est des voies, menant sûrement au Golgotha, sur lesquelles le prêtre, à son grand regret sans doute, ne doit pas marcher!... 2^o qu'un franc-maçon peut être un honnête homme!...

Mais vous êtes, M. l'abbé, trop orthodoxe, pour accepter cette dernière conclusion!...

Il est bon de renoncer à la poursuite souterraine de votre conclusion fantastique... ce n'est qu'un traquenard!... Au travers de vos lignes ténébreuses, j'ai pénétré jusque dans les derniers replis de votre âme, et j'y ai entrevu, moins la haine de la franc-maçonnerie, que l'amour de la croix... Oh! non de la croix de Jésus!... mais de la croix... à cinq pointes!... amour jaloux, féroce, désespéré, inébranlable!...

En répandant un baume adoucissant sur cette plaie affreuse, je veux vous prouver une *amitié* proportionnelle à l'*inimitié* que vous désirez me témoigner, et respecter ainsi vos *antipodes*!

Vous devez être rangé, M. l'abbé, parmi les hommes très-nombreux qui s'imaginent que, même à notre époque, le *signe de la croix*, ce signe écarlate est, mieux que l'or fauve, le signe réel, indiscutable, de la probité, de l'honneur, de l'esprit, de la science, etc... qu'avec ce signe en tout et partout on triomphe; que, sans ce signe, on n'est qu'un sot, un brouillon, un vilain, et le reste... qu'on ne mérite pas une poignée de main, un coup de chapeau, un simple bonjour, pas plus qu'un franc-maçon... *indécorsé* s'entend.

En un mot, les grades de chevalier, officier, commandeur, etc., sont à vos yeux les vraies stations du vrai chemin de la vraie croix!...

Ne le niez pas, M. l'abbé!... Cette fanatique adoration de la croix est la seule excuse honnête, la seule interprétation acceptable de votre longue et étrange lettre!... De là, oui, vos ineffables jérémiades sur la *rareté lamentable* des prêtres croisés; de là, vos anathèmes désordonnés contre les francs-maçons qui vous ont paru prendre la croix à l'extrémité de certaines carrières interdites à votre jalouse passion de croisade!...

Que cette jalousie injuste se calme!... Si les sùrs, mais longs et pénibles chemins de la paternité, de la magistrature, etc., vous sont fermés, combien d'autres vous restent ouverts, courts et faciles, fleuris et embaumés!...

Tout d'abord, je pourrais vous rappeler nos temps des guerres liturgiques... En ces jours-là, n'est-il pas possible au prêtre soldat de s'enrôler dans l'armée que protège l'étendard de la *vraie croix*, puis, la fête de l'*Invention* ayant été heureusement célébrée, de renier ses compagnons d'armes et, pressé par la chevaleresque concupiscence d'une épauvette, de désertir avec armes et bagages?

Vous ne manquez pas assurément, M. l'abbé, de cette vaillance habile; mais mon amitié tient à vous signaler des voies plus larges même et plus sûres!...

Ainsi, dans les champs de la littérature, de l'art et de la science, qui s'étendent libres et immenses devant vous, comme devant tout homme venant en ce monde, il est de magnifiques sentiers, d'où de trop humaines tentances écartent un vulgaire imbécile!...

Ah! c'est par là que m'aventurant j'aurais bientôt trouvé, suspendue à quelque branche, la croix, objet de mes rêves, si j'étais abbé!... Mais, tel que m'ont fait les mille et une fatalités de la vie, il est certain que jamais une croix ne sera plantée sur ma poitrine... pas même sur ma tombe de franc-maçon!...

Je vous signale, Monsieur l'abbé, dans les régions littéraires, le sentier dit des *Veutilot* et des *Cassagnac*... votre tempérament vous y assure un prompt succès... d'ailleurs, en vous y engageant, vous surserez l'avantage, précieux pour votre système des *antipodes*, de tourner le dos au *Refusé*, ce jeune drôle qui, bien que vacciné et jouissant de ses facultés physiques et autres, s'en va je ne sais où, le front levé, le cœur serein, se battant l'œil du présent, mais plein de foi dans l'avenir et, en l'attendant, frappant comme un sourd sur les incongruités de son époque!...

Gare aux éclaboussures!... Dans les mêmes régions, il est un autre sentier plein de fleurs, de parfums et d'harmonie. — Sur ce sentier, pour peu que le ciel vous ait fait poète, vous n'aurez qu'à prendre votre luth et à roucouler quelques strophes à la gloire d'un illustre hyménoé ou d'un accouchement auguste... et bientôt vous verrez descendre l'étoile!...

Telle jadis descendit une céleste colombe!...

Si j'étais abbé, Monsieur, je ferais donner aux saints et aux saintes de mon église l'angle facial des membres d'une famille toute-puissante; j'emprunterais tous les nez de cette famille pour en décorer les visages de mes sacrés personnages!...

Si j'étais abbé et jouissais de vos interminables loisirs, je m'exercerais à faire semblant de déchiffrer les ibis et les crocodiles de quelque obélisque, ou bien

je m'amuserais à feuilleter un gros dictionnaire, puis, montant hardiment en chaire, je professerais coram populo un jargon pittoresque, mais très-arbitraire, que je proclamerais langue orientale !...

S'il était abbé, je ne craindrais de pas dépenser un peu de l'argent que rapportent les messes, les dispenses, indulgences et autres saintes marchandises, pour me procurer quelques vertèbres ou tibias invraisemblables, ou simplement le débris authentique de quelque chouette antédiluvienne, et je m'empresserais de faire hommage à un musée, de déposer sur l'autel de la science ces reliques inouïes !...

Peut-être même me contenterais-je, béchant mon jardin et marcotant mes fleurs, d'inventer un légume olympien, un fruit digne d'un palais impérial, ou le dahlia bleu, la rose noire, le lis tricolore !

Honni soit qui mal y pense !... Mais il me semble qu'avec de tels moyens la privation de la croix ne m'empêcherait pas longtemps de dormir !

Vous-même, Monsieur l'abbé, que pensez-vous de ces divers chemins de la croix ?... vous savez que j'en passe et des plus beaux, ne serait-ce que celui de l'abbé Michel Perrin ?... Ne les voyez-vous pas tous accessibles à votre magnanime ambition ?... Vous n'ignorez pas qu'une multitude de vos pareils s'y sont illustrés, y ont conquis rapidement l'ineffable objet de vos ardent convoitises ?...

En avant donc !... marchez avec la légitime confiance que le ciel saura vous maintenir, sous ce rapport comme sous tant d'autres, aux antipodes d'un vrai franc-maçon !...

J'ai dit, Monsieur l'abbé... Allez donc en paix... gémissiez.

Denis BRACK.

A BATONS ROMPUS

L'autre jour, dans le Pays, Paul de Cassagnac disait :

— J'aime l'Empereur ! J'aime l'Empire !

Un journaliste racontant, la semaine dernière, l'attentat dont M. Haussmann a failli être victime, terminait son fait divers par ces mots : « Tout n'est pas rose dans la vie du préfet. » Est-ce une malice ? Si c'est une malice, M. Haussmann a dû en être bien marré.

L'autre jour, dans le Pays, Paul de Cassagnac disait :

— Sire ! ça ne peut pas marcher comme cela. Enfin ! la Lanterne est saisie !

Je lis dans tous les journaux : « M. le maréchal Vaillant a présidé la distribution des récompenses accordées aux artistes exposants du Salon de 1868 et aux élèves de l'École des Beaux-Arts. »

Je ne lis dans aucun journal : « M. Courbet a passé, le 14 août, la revue des troupes de la garnison de Paris. » « M. Manet met à l'étude un projet de transformation de l'uniforme des cuirassiers. » « M. Daubigny vient d'adresser un rapport à l'Empereur sur la portée des canons X. Y. Z. »

Pourquoi un peintre ne serait-il pas chargé — par la censure — de s'occuper spécialement des choses de la guerre ?

L'autre jour, dans le Pays, Paul de Cassagnac disait :

— J'aime l'Empire ! J'aime l'Empereur !

Samedi dernier — 15 août — j'ai vu, sur les volets d'une boutique de blanchisseuse, ces mots caractéristiques !

FERMÉ POUR CAUSE DE BALADE !

Une autre — un quincaillier, celui-là — avait écrit à la craie sur la porte de son magasin :

Aujourd'hui 15 août, SAINT NAPOLEON !

FERMÉ POUR CAUSE DE FLEMME PATRIOTIQUE !

Pas de commentaires, n'est-ce pas ?

L'autre jour, dans le Pays, Paul de Cassagnac, disait :

— Sire ! Ça ne peut pas marcher comme cela. Enfin ! la Lanterne est saisie.

La grande affaire de la semaine dernière, a été « l'incident Cavaignac. » On a beaucoup jeté la pierre, en haut lieu, au jeune Cavaignac.

Une supposition : Si — par impossible — le jeune Cavaignac avait présidé, l'autre jour, à la Sorbonne....

Et si le Prince Impérial avait remporté le premier prix de version grecque....

Napoléon III.....

Paul de Cassagnac est décoré !!!

Jules PELPEL.

LA SEMAINE

A l'occasion du 15 août, M. de Communiqué vient d'être décoré pour son zèle.

Samedi passé « la France a célébré sa grande fête nationale », style ministériel.

A part les monuments publics et quelques cafetiers enthousiastes, un flâneur de bonne volonté aurait pu compter les drapeaux.

Le 15 août étant — également — la fête de Marie, il était permis de croire que Fourvière serait pavoisé de quelques oriflammes aux couleurs de la Vierge.

Il n'en a rien été. Cette année, le vieux clocher lyonnais n'a pas exhibé la moindre bannière bleue.

Il y avait trois classes d'illuminants, samedi : les nourrissons du budget, les protégés du pouvoir et les braconniers de la réclame.

Il y avait peu d'illuminés et presque pas d'enlumines.

Sur la place des Terreaux, la maison qui fait face à l'Hôtel-de-Ville avait — exposé — un immense portrait de Napoléon III à cheval et à la détente.

Au premier étage de l'angle d'une maison de la rue Impériale, un J et un C se détachant en lettres de feu intriguait vivement les passants.

J. C., disait la foule ignorante, que diable cela peut-il bien signifier ?

Est-ce Jules César ? Ou Jésus-Christ ?

Mais, vous voyez bien, fit remarquer un loustic, que ce sont les initiales de celui qui signe le Refusé : J. N. C. Si la lettre du milieu ne s'y trouve pas, c'est que son propriétaire l'aura probablement portée à la ville... pour la fête.

Un mien ami m'expliqua enfin cet étrange rébus. Mon OEdipe me fit alors remarquer qu'à l'un des angles de la rue, les deux lettres reposaient sur l'enseigne d'un chemisier et à l'autre angle sur celle d'un chocolatier. Or, selon lui, ces majuscules signifiaient, pour celui-ci : Je Chemisote, et pour celui-là : Je Chocolate.

Vous le voyez, c'était d'une simplicité antique.

Ferragus a succédé à Rochefort, comme Thimotée Trimm avait succédé à Perault. Le public se laisse bien prendre une fois à ces travestissements, mais au second numéro... Je vous conseillerais de diminuer votre tirage, ô M. Ulbach, car si votre cloche n'est pas fêlée, elle paraît du moins avoir reçu un fier coup de marteau.

On nous annonce, pour paraître très-prochainement à Bourg, un nouveau journal dirigé par feu l'abbé Cottin !

Nous nous promettons de « bêcher » notre nouveau confrère avec toute la verve dont nous serons susceptibles.

Le Secrétaire de la rédaction,

Jules CÉLÈS.

P. S. Nous annonçons à nos lecteurs une nouvelle feuille lyonnaise et littéraire :

L'ARÈNE.

La plupart des rédacteurs du Refusé, rompent des lances dans l'Arène.

Bonne chance à notre futur et déjà sympathique confrère.

J. C.

Réclamation

M. le Directeur du REFUSÉ.

La lettre ci-jointe a été adressée à la Marionnette ; mais comme il est possible qu'elle ne soit pas insérée dans ce journal, et que je tiens beaucoup à cette insertion, vous m'obligeriez en lui donnant la publicité de votre vaillant journal.

19 août 1868.

Monsieur le rédacteur de la Marionnette.

Vous avez publié, dans votre numéro du 9 août, une lettre préjudiciable à la considération et aux intérêts de mon beau-frère, employé au chemin de fer de Bourg. Dans cette lettre, un M. Morelon déclare que, le dimanche 2 août, traversant la voie ferrée qui coupe la grande rue de Cuire, il a été, coup sur coup, l'objet de deux plaisanteries offensantes de la part de l'employé chargé de fermer les barrières, lequel employé se trouvait caché sous une tonnelle en compagnie d'un employé d'octroi ; puis, il insinue charitablement que ce fait d'insulte se renouvelle chaque jour à l'égard de divers passants.

Je ne lis pas votre journal ; ce n'est qu'hier que cette lettre m'a été mise sous les yeux. Reconnaisant mon beau-frère dans la personne inculpée, je me suis hâté de lui demander à ce sujet des explications ; puis, je suis allé trouver l'employé d'octroi signalé sous la tonnelle ; accompagné de ce dernier, je me suis rendu auprès de M. Morelon. Nous lui avons démontré qu'il n'avait pas même été aperçu au moment de son passage sur la voie ferrée, et qu'en prenant pour des insultes dirigées contre lui deux plaisanteries échangées par deux camarades en belle humeur, il avait commis une erreur étrange, puisqu'il attribuait à une seule personne deux accents de voix bien différents.

Quant à l'insinuation dont j'ai parlé, c'est tout bonnement une calomnie. Il est facile de prouver que jamais personne n'a été insulté par mon beau-frère en traversant la voie ferrée qui coupe la grande rue de Cuire.

M. Morelon a bien voulu reconnaître la légèreté de ses affirmations et en exprimer ses regrets ; mais, prié d'écrire lui-même une rectification, il s'y est refusé, craignant, dit-il, de passer pour un barbouillon (sic) ; cependant, il a déclaré nous autoriser à faire nous-mêmes cette rectification. Je considère comme un devoir de vous l'adresser, M. le rédacteur, en y joignant une simple observation : c'est qu'avant de publier des faits aussi compromettants pour un employé, il convenait de s'assurer de leur exactitude, et que si, à votre tribune aux abus, tout peut se produire sans aucun contrôle, cette tribune sera elle-même un abus des plus déplorable.

J'ai l'honneur de vous saluer.

CHANRON.

LETTRE

BONAVENTURE FURET

XI (SUITE).

Des Provinciaux.

Ta-ta-ta-tère !... Ta-ta-ta-tère !... Le cor !... Je saute en bas du lit et me frotte les yeux... trois heures et demie du matin !... J'avais les reins en compote... il ne s'agissait pas de cela. Je me jetai de l'eau à la figure et commençai ma toilette de chasse.

Tout alla bien jusqu'à la culotte ; mais arrivé à cette partie essentielle du vêtement, impossible d'y entrer plus loin que jusqu'au genou. J'essayai, je recommençai, je tirai dans tous les sens, et tout ce que je pus faire fut d'engager un pied dans une jambe et de ne pouvoir plus l'en retirer malgré les efforts inouïs et les jurons les plus accentués. Je m'assis sur le lit, sur une chaise, par terre ; je m'arc-boutai contre le mur... je suis sang et eau et n'avais pu avancer ni reculer d'une ligne !

Les chevaux piaffaient sans doute, on m'attendait, on s'impatientait... mille millions de culottes de peau ! Imbécile !... heing ! pas davantage ! Si je l'avais achetée... heing ! heing ! chez Malibourne !... Ouf ! C'était cher, mais qu'importe ! Je pourrais... Oh ! si je pouvais seulement retirer mon pied !... he... ing ! Sac... nom d'un chien !... J'étais pourpre et les veines de mon front étaient prêtes à éclater.

On frappa à ma porte...

Grand Dieu ! être vu dans cet embarras ! Passer pour un homme qui n'a pas l'habitude de ces sortes de costumes !

— Qui est là ? demandai-je toujours. — C'est moi, M'sieu, Labranche, el' gard' on v's attend pou' maongé.

Le garde ! une idée m'illumina.

— Entrez ! criai-je.

Un gros bonhomme bas sur jambes entra en disant : — Salut la compagnie !

— Garde, lui dis-je, mon imbécile de tailleur s'est trompé de mesure et m'a fait une culotte trop étroite ; aidez-moi donc à la passer.

— Oh ! c'est ren qu'ça : j'allons v's ider.

Et il se mit en devoir de délivrer mon pied qui était déjà engourdi.

Il tira comme un cabestan tandis que je me cramponnais après le lit, la jambe tendue d'une façon inouïe, et prête à se désarticuler. Enfin, par un dernier effort, il retourna la jambe de ma culotte comme la peau d'un lapin qu'on dépeuille... — A c't heure v'nez-v's-en acanté mè.

Je suivis mon vainqueur après avoir passé un pantalon, et il me conduisit à l'écurie. Là, sans que je comprisse rien à ses préparatifs, il commença par plonger ma culotte dans unseau d'eau ; puis, ayant fixé une forte corde à une solive du plafond, il y attacha horizontalement un cercle de tonneau autour duquel il força la ceinture de ma culotte, puis me dit : — Montez dans vot' culotte, en pesant dessus v' s'y entrez-tout comme en du beurre.

Il fallait suivre le conseil quelque étrange qu'il me parût. Je me livrai à cette singulière gymnastique, et, en effet, j'entraï par mon propre poids dans la peau rendue plus souple par l'eau.

Je sentis une pièce de cent sous dans la poche de mon pantalon et la donnai à Labranche, puis je courus achever ma toilette.

Dix minutes après, lesté d'un morceau de pâté et d'un fort demi-litre de rhum, je me bissais sur un alezan aux reins larges comme ceux d'un éléphant.

Nous partîmes tous quatre précédés par Labranche monté à poils.

Nous trotâmes pendant une bonne heure et demie, et nous arrivâmes enfin à la lisière d'un bois où nous devions chasser. Là, nous mîmes pied à terre, et je demandai à M. Lampin, qui avait une assez bonne tête :

— Nous ne chassons donc pas à courre ?

— Oh ! oh ! me répondit malicieusement le maire, M. de Grand'Huppe ne risque pas sous bois les chevaux de son fermier.

— Comment ! ils ne sont pas à lui ?

— Du tout ; cinq chevaux ! vous plaisantez. Faire des embarras n'est rien ; mais l'avoine coûte cher.

Je courais de désillusion en désillusion.

Labranche apparut, sifflant quatre chiens accouplés, et il nous plaça. Je fus posté à un carrefour avec la recommandation de guetter, d'écouter dans le plus grand silence, et de rallier la chasse à la voix des chiens.

Laisse seul, je visitai mon fusil, puis j'attendis un quart d'heure, une demi-heure. A chaque instant il me semblait que j'allais voir un chevreuil me sauter à

trois pas. Une heure s'écoula : pas un bruissement pas un merle. Je commençais à m'impacienter lorsque j'entendis enfin un appel de chien. — Ah ! Ah !... je partis précipitamment dans la direction ; mais... impossible de faire plus de trois pas : depuis très-long-temps je n'étais pas monté à cheval ; tant que j'avais été échauffé par la course, je n'avais rien senti ; mais après une heure d'immobilité... impossible ! impossible... C'étaient des douleurs atroces ; je devais n'être qu'une plaie comme si ma selle avait été hérissée de clous. J'essayai de nouveau... oh ! aïe ! aïe ! et puis... Ah ! bon ! ma culotte que j'avais mise mouillée m'avait gratifié du plus formidable rhume de cerveau qui se puisse imaginer ; je commençai une suite non interrompue d'éternuements à me faire sauter le crâne...

La chasse continuait : tous les chiens donnaient de la voix ; mais ils s'éloignaient sensiblement. J'entendis un coup de fusil, puis deux autres : on devait faire là-bas un massacre de chevreuils... et je n'y étais pas !... Allons, voyons... du courage ! Encore trois pas... mais non ! pas moyen ! Ah !... ça me cuisait... ça me cuisait... et j'éternuais comme une locomotive... j'aurais pleuré de rage ! Il me fallut m'asseoir... aïe ! aïe ! je fus forcé de me retourner et de m'étendre sur le ventre. Tous les chevreuils du monde m'auraient enjambé que je ne me serais pas bougé d'une ligne. De plus, j'étais éreinté... et je m'endormis malgré des douleurs atroces.

— Eh bien, quoi donc ! Qu'est-ce que vous faites-là ? — Nous vous cherchons depuis deux heures !

Je me réveillai. C'était la voix du vidame. Il était nuit. Je me levai, et mon mouvement renouvela mes douleurs. Il fallait faire bonne contenance et, je me redressai héroïquement. Nous nous mîmes en route, et après un quart d'heure de marche, je faillis m'évanouir en voyant les chevaux qui nous attendaient. Je fus sur le point de tout avouer et de demander grâce ; l'homme est lâche ! Je ne le fus pas longtemps ; car, réunissant tout ce qui me restait de force et de courage, je grimpai sur mon immense cheval. — On partit. Vous dire le supplice que j'endurais serait impossible : on ne traduit pas ces choses-là. J'avais tout le corps moite et le cœur me manquait par instants. Songez, un trot de cheval de ferme dans l'état où j'étais...

Ces messieurs causèrent tout le long de la route. Je compris vaguement que les chiens s'étaient égarés sur des lapins et qu'on n'avait rien tué ; seulement le jeune Filenloug, en tirant au jugé, avait logé trois plombs n° 2 dans le gras du mollet gauche de M. Ravassat. Du reste, chacun de ces messieurs avait, à son dire, vu du gibier. L'un était en train d'allumer son cigare lorsqu'un chevreuil énorme avait passé comme un éclair près de lui. — Sans ça !... — Un autre avait pressé les deux gachettes sur une biche et son faon, sur lesquels il aurait infailliblement fait coup double ; mais clac ! clac ! les capsules seules étaient parties... Moi j'souffrais un martyre que les Chinois, pourtant bien ingénieux, n'ont pas encore inventé pour les missionnaires.

Enfin, nous arrivâmes ; je me laissai glisser de ma selle et je montai comme je pus à ma chambre. Là, j'entrepris de me déshabiller. Ma culotte qui s'était rétrécie en séchant, me serrait comme un étou allongé ; je pris des ciseaux et fendis chaque jambe ; mais hélas ! je n'étais — je l'ai dit — qu'une plaie, et elle ne voulait pas me quitter. J'employai l'eau tiède et la séparation arriva enfin, mais plus douloureuse encore que le contact. Je grinçais des dents ; j'étais moulu, harassé, à demi mort, et je me couchai pour m'endormir bientôt d'un profond sommeil sans me soucier du souper, quoique je n'eusse pas mangé depuis le départ.

Lorsque je me réveillai, il était onze heures. Je souffrais un peu moins ; mais j'étais plus courbaturé que jamais. Je m'aperçus, à une chaise dérangée, que l'on était entré pendant mon sommeil, sans doute pour avoir de mes nouvelles, et cela me jeta dans une grande confusion : avait-on deviné la vérité ? J'allais mourir de honte au premier regard que j'allais rencontrer. Que faire ? J'aurais donné je ne sais quoi pour n'être pas venu. Je me résignai enfin à descendre, après avoir préparé une histoire de malaise subit.

Quand j'arrivai au salon, on allait m'envoyer chercher pour le déjeuner. On me questionna avec beaucoup d'empressement ; je répondis en parlant discrètement d'un mal inconnu... on me crut peut-être épileptique, mais on me laissa tranquille. Pendant le repas, ma chaise me parut être un gril ardent sur lequel je ne me risquais alternativement que de moitié ; mais je mourais de faim, et je devorai. Néanmoins j'en avais assez, et mon quatrième de la rue Tirechappe me manquait absolument.

En sortant de table, on me remit une lettre de Paris : je vis tout d'un coup le parti que j'en pouvais tirer, et, après l'avoir lue à l'écart (il s'agissait d'un emprunt de 30 louis), je dis d'un air désespéré qu'une affaire excessivement importante me forçait à repartir sur l'heure. On combattit cette résolution ; je m'excusai d'un air contrit, et l'on céda enfin ; seulement, il n'y avait plus de train à Fouillis-les-Mans qu'à 11 h. 30 du soir, et l'on me promit de m'y faire conduire en cabriolet.

Je n'essaierai pas de vous détailler mon après-dînée : le souvenir m'en fait encore passer des frissons. Elle se termina, car tout a une fin, tout, même les heures si longues où l'on souffre.

A 9 heures et demie je montai dans un cabriolet, et Labranche, qui était un homme à tout faire, me conduisit à Fouillis-les-Mans.

Gagné par mes cent sous de la veille, mon automédon fut prévenant, et ne tarda pas à devenir communicatif. Profitant de ses bonnes dispositions, je le fis causer.

— Je croyais M. de Grand'Huppe beaucoup plus riche qu'il ne semble ici, lui dis-je.

— Oh ! oui, me répondit le bonhomme avec une mine confidentielle, paraît qu'il fait figure à vot' Paris ; mais c'est qu'il fait d's économies en v'nant ici huit bons mois d'année. Du reste, à m'n avis qu'il n'est point seul de c'te manière ; y en a une douzaine par le pays qui s'en viennent comm' ça manger leur pain bis cheux nous, et j'ons oui dire qu' c'était tout d' même ben loin à la ronde. Aussi, dam' on n'aïm' point ben ça, pa'c'qu'on s' rappelle core qu'y avait dans l' temps passé des manières d' seigneurs qui f'aisent la vie dure aux paysans, et qu'eux-ci voudraient ben faire tout comme.

— Comment! dis-je, ils ont de telles prétentions!

— Je n'savons point c' que c'est qu'ces principes, mais j' nous gardons tout d'même in brin, nous aut' paysans, pa'c' que not' argent est d' la même couleur que l' leur, et qu'au vote, leu' bull'n n' compte point pour ceuse.

— Ce qui n'empêche pas que vous les nommez conseillers généraux et députés.

— Pour c' qu'est du Conseil général, nous nommons ceusses qui sont l' plus riches, pa'c' qu'is ont p'us d'intérêt d' s'occuper du département, et dam! j'avons des manufacturiers dans nos villes qu'ont p'us d'argent qu' les messieurs d'ci et d'là. Quant au député, j' nommons c'ui du gouvernement, pa'c' qu'on lui accorde mieux c' qui demande pour nous, — point pour lui, pa'c' qu'on ne s' gêne point avec ses amis; mais d' peur qu' nous n' nommions p'us tard ceusses d' l'opposition. — Oh! j' sommes des finauds, allez...

— Je vois, Labranche, que vous vous connaissez en bonne politique. — Et dans vos villes, les gens riches valent-ils mieux que dans les campagnes?

— In brin, oui; mais point core tant. D'abord, y a l'une chose qu'est point ben plaisante; quand in gas d' cheux nous s' n'est allé travailler aux fabriques, et qu'il est d'venu in gros m'sieur, c'est ben d'hasard s' s' rappelle d'où qu'il est sorti, et i' n'est p'us ben chérissant avec bonnes gens d' père et d' mère. Tant qu'il est jeune, i' veut faire comme ceusses d' Paris: i' court les garçettes, i' s' met des affiquets d' toutes les couleurs; il est méprisant, haut en paroles, et ben qu'il ait des bottes luisantes, on l'i voit core des pieds à sabots. Quand il est p'us vieux et p'us riche, i' s' fait nommer conseiller municipal, margouillier, et i' voit ces messieurs prêtres qu'aiment mieux les riches qu' les pauv' gens. Il épouse an' femme qu'apporte d' bons écus et qui dépense d' bons louis, et quand i' meurt, il est enterré par d's héricquiers qui lui r'sembl' point toujours, on n' sait point ben pourquoi, quoi qu' i' n' manque point d' méchantes langues.

Quand y a 50 ans qu'une famille n'est p'us d' paysans è s' fait app'ler de queq'chose; quand y a cent ans, elle a trouvé moyen d' gagner sa noblesse avec d' l'argent ou aul'ment.

Bref, voyez-vous, à la ville d' province comme à la campagne, y a l'in signe: c'est qu'on aime point c' qu'est nouveau, et qu' si in homme est p'us malin ou p'us savant que l's aut's, on s' venge d' ça en disant du mal d' lui.

J'en avais plus appris par Labranche que par moi-même, y a dégouté de la province par ce premier essai, j'acceptai pleinement l'opinion du garde, et j'inscrivis sur mon carnet de voyage:

LE PROVINCIAL EST LE FRÈRE DU PARISIEN; MAIS IL N'EN EST JAMAIS LE COMPATRIOTE.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

LES BOULEVARDS

Il est certain que chacun de nous a une ou plusieurs préférences avec laquelle ou lesquelles il est né, avec laquelle ou lesquelles il mourra. Celui-ci aime la femme, celui-là le cheval, et autre le melon; moi, je préfère la cantate à toute autre chose. Pourquoi? On n'explique pas les préférences, on les subit.

Donc, je fus sincèrement désolé quand j'appris que, cette année, les cantates étaient supprimées par ordre supérieur. Bien décidé à me rattraper aux branches, je soudoyai plusieurs musiciens appartenant à plusieurs orchestres, et, jugez de ma joie, quand je sus qu'une cantate serait chantée au café des Ambassadeurs, et plutôt deux fois qu'une.

Je m'installai donc, au jour dit et au premier rang, avec un ami que j'avais conduit là un peu comme on conduit un bœuf à l'abattoir. En attendant la cantate, qui tardait à venir, je regardai à travers la salle et je remarquai d'abord que les provinciaux étaient en ma-

jeorité, ensuite que l'on payait les consommations un franc de plus qu'à l'ordinaire.

La cantate vint, elle se présentait sous la forme d'une quinzaine de jolies femmes, dont deux étaient armées chacune d'un drapeau; sur le derrière — de la scène — une dizaine d'hommes, au centre un spahi. La ritournelle commença et le spahi chanta les deux couplets dont se composait la cantate; puis, les jolies femmes et les messieurs sur le derrière — de la scène — hurlèrent le chœur.

Eh bien! là, franchement, je donnerais beaucoup pour savoir celui qui a fait ça; c'est inepte!

Personne n'eut le courage d'applaudir, et un amateur fantaisiste réclama à grands cris c'est Léonor! Je réveillai mon ami, qui s'était endormi aux premières notes de la cantate, et nous partîmes. — Farceur, me dit-il, tu as eu tort de me réveiller; je rêvais que l'on me décorait!

A propos de décorations, en parcourant le *Moniteur*, la semaine dernière, je fus frappé deux fois. La première, en lisant le nom de Thibault, le pompier qui a sauvé dix personnes dans l'incendie du faubourg Saint-Antoine. Un journal proposait d'écrire, en lettres d'or, sur le cordon de cette croix, le motif qui l'a fait accorder; ce journal avait raison.

Je fus frappé, la seconde fois, en lisant le nom de M. Paul Granier de Cassagnac fils. Personne n'a proposé de signaler l'action d'éclat qui a valu cette faveur au jeune rédacteur du *Pays*; on a eu tort. Nous serons donc toujours, en France, d'une partialité révoltante; pourquoi signaler l'action d'éclat de l'un quand tout le monde la connaît, et ne rien dire de l'héroïsme de l'autre, dont personne n'a entendu parler?

Je propose que le ruban de M. de Cassagnac fils s'illustre d'une ligne en diamants qui nous apprenne les occasions dans lesquelles il s'est distingué. Les diamants ont un privilège, ils éblouissent de loin... le soir!

Toutes les feuilles parisiennes de cette semaine nous ont donné l'annonce joyale que voici:

Fêtes de l'Assomption.

« Vente de chaussures défraîchies, à prix très-réduits, au dépôt, etc., etc. Seule médaille d'or à l'Exposition de 1868. »

Pourquoi l'industriel il dont s'agit, choisit-il la fête de la Vierge pour mettre en vente ses chaussures défraîchies? Est-ce parce que le Christ, la Vierge et les Apôtres marchaient pieds nus?

Pourquoi le jury de l'Exposition a-t-il accordé une médaille d'or aux chaussures défraîchies, tandis que les serments, les honneurs, les moralités défraîchies, n'ont rien eu du tout? Est-ce parce que dans ces dernières classes, les concurrents étaient trop nombreux?

Pas bête le tour que Rochefort vient de jouer à la police. De Bruxelles, où il se trouvait, il a écrit à plusieurs journaux parisiens, qu'il avait failli être arrêté, que deux agents, en bourgeois, avaient été placés à la porte de sa maison de campagne, qu'un agent, en bourgeois, avait demandé à un marchand de vins, voisin de Rochefort, où il serait possible de le trouver. Les journaux se sont empressés de publier la lettre du célèbre polémiste, et le lendemain, ils recevaient tous un communiqué, dans lequel il est dit que jamais on n'avait eu la pensée d'arrêter l'auteur de la *Lanterne*. Rochefort n'en demandait pas davantage; il s'est empressé de rentrer en France. Pas bête ce tour-là!

Depuis quelques jours, Alfred, bambin de sept ans, lit avec assiduité le *Petit Moniteur*. Son père intrigué, lui demande hier: Qu'est-ce qui t'intéresse donc là-dedans, mon bébé?

— Mais, papa, puisque tu as été décoré dans le *Grand Moniteur*, je pourrais bien l'être dans le *Petit*!

Emile LAMBY.

EN MANCHES DE CHEMISE

Vichy, 12 août 1868.

Mon cher Directeur,

Comme toute station d'eaux qui se respecte et jouit d'une vogue productive, Vichy possède un somptueux Casino moderne... Mais n'allez pas croire que ce palais, doré sur toutes les coutures, soit accessible à tous... Oh! que nenni!

Lisez, je vous prie, l'article 2 du règlement intérieur de cette propriété de l'Etat, affermée à une Société exploitante:

« ART. 2. L'abonnement au Casino est d'un mois. On n'est admis à l'abonnement que sur la présentation d'une personne honorablement connue. »

C'est imprimé et affiché en toutes lettres... Et moi qui m'étais figuré que j'allais entrer dans ce temple de Terpsichore et de Plutus comme dans une église!... Ah! bien, oui!

Funeste pierre d'achoppement!... Qui diable consentira à me patronner, moi, chétif folliculaire, supposé mouchard? Quelle honorabilité consentira à cautionner un presque journaliste?...

Personne, à coup sûr, n'eût risqué de se compromettre à ce point, et j'étais condamné à faire le pied de grue à la porte du cénacle, quand, voyez ma chance! j'eus le bonheur inespéré de mettre la main sur la personne honorablement connue de rigueur.

Ce fut l'EMPEREUR, rien que ça! Sa Majesté Napoléon III elle-même, qui me fit ouvrir à deux battants la porte fermée aux indignes.

Oui, l'Empereur... sous la forme rutilante d'une pièce de cinquante francs, au millésime de 1860, m'introduisit dans ce lieu cher aux croque-notes, aux entrecôts et aux amants de la dame de pique.

Il est vrai que Louis-Philippe ou Charles X, toujours sous la même forme, eussent pu me patronner tout aussi bien que le souverain actuel de la France... La République elle-même, en tant que valant cinquante francs, eût été jugée suffisamment honorable pour me servir de marraine... Mais enfin, hasard ou chance, j'avais pincé entre mes doigts un napoléon de cinquante francs.

Puisque me voilà présenté et introduit au Casino, suivez-moi dans ma visite éffarée.

Le salon de jeu où j'entraî tout d'abord, grâce à son ameublement sévère, ou en raison des figures que j'y vis, me produisit un effet indescriptible.

En pénétrant dans cette salle, chauffée à 35 degrés centigrades par la chaleur atmosphérique et le calorique humain échappé de cent cinquante poitrines haletantes, il me sembla qu'un manteau de glace me tombait sur les épaules, et je crus que je commettais pour le moins un délit, car je tremblais singulièrement sur mes deux pauvres jambes.

Quatre tables, chacune pourvue de son croupier, étaient entourées par une foule passionnée, avide et émotionnée au superlatif.

Bref, ce salon de jeu est en tous points semblable à ceux que vous pouvez connaître.

Mais ce qui piqua ma curiosité, ce fut d'y remarquer une vingtaine de têtes à cachet spécial... Ceux qui portaient ces têtes me parurent être gens d'une profession identique; ils en avaient les allures et les manières. C'étaient probablement des associés venus pour faire le concert des amoureux à dame Fortune.

Plusieurs d'entre eux se relayaient pour tenir les cartes; tantôt partners, tantôt adversaires; conférant par intervalles dans l'embrasure d'une fenêtre, ou échangeant quelques mots à la dérobée avec d'autres amis qui, eux, ne jouant pas, semblaient faire autour de chaque table une espèce de police muette. Et je remarquai, avec non moins de surprise, que ces derniers recevaient ou donnaient de l'argent aux premiers.

Je ne fis aucune conjecture, ces associés ne pouvant être que de très-honnêtes gens, puisqu'ils avaient subi l'épreuve de l'article 2 du règlement.

Et je me dis: ce sont sans doute des banquiers

étrangers en relation d'affaires avec leurs nationaux. Les emprunts ne sont-ils pas à la mode dans tous les pays?... Emprunt mexicain, emprunt tunisien, emprunt ture ou emprunt grec, etc., etc.

Néanmoins, je m'enfus comme un renard à queue coupée, dans la crainte d'être jugé capable de prêter de l'argent de gré ou de force... J'avais peur!

Il y avait bal dans le salon des Fêtes: salle magnifique, sièges dorés, lustre étincelant, toilettes éblouissantes... de décolleté: de la chair palpitante, moite et peinte; chair souvent marbrée de petits ruisselets de sueur, charriant dans leur cours perpendiculaire les débris multicolores d'un badigeon obligé.

Beaucoup de danseuses, implorant d'une œillade assassine le bon vouloir ou la pitié de quelques très-rare cavaliers nonchalants ou éreintés. Seuls, quelques officiers en tenue se dévouaient courageusement et suintaient l'eau thermale par tous les pores pour soutenir la lutte et l'honneur de l'épaulette.

Voilà le bal.

Donnons maintenant un coup-d'œil à la salle de spectacle. Elle est coquette et bien aménagée, mais c'est tout; car, sauf quelques étoiles parisiennes de passage, la troupe est au-dessous de la médiocrité. Il est vrai qu'elle fait face aux exigences d'un répertoire macaronique: opéra comique, comédie, vaudeville, opérette, etc., à raison, hygiénique, d'un ou deux actes par soirée; ce qui, en raison de la quantité parcimonieusement mesurée, devrait au moins réagir sur la qualité.

Hélas! hélas! et quatre fois hélas!... Pour les abonnés n'est-ce pas suffisant?

Après tout, vu la température, je vous engage à n' pas trop vous plaindre, et à venir assister aux défilés des baigneurs des 1^{re}, 2^e et 3^e classes.

C'est ici que la nature reconquiert presque tous ses droits, en dépit de la coquetterie: Quelles binettes grand Dieu! Tous invalides, à mines étirées, emmitoufflés dans des pardessus additionnés de cache-nez monstrueux. Toutes femmes laides ou à peu près, car les maquillages n'ont pas encore corrigé les ingratitude de la nature, ou les ravages désastreux du temps.

Ce spectacle n'a rien de comparable que celui des sources.

Là, nous voyons de vrais malades; et, franchement, c'est tout de même hilarant: faciès jaune-vert ou bis-marck à la grande Grille, carmin, violet, ou fuschia aux Célestins; tous types choisis, humant leur verruc d'eau minérale, avec accompagnement de haut-le-cœur contorsionnés et de pitieuses grimaces.

Mais, assurément, et tout en conservant la pitié due aux infirmités humaines, on ne peut plaindre qu'à demi les habitués des Célestins... Ici les hommes sont en forte majorité, et ordinairement accompagnés de leurs moitiés légitimes, ce qui ne manque pas de faire faire de singulières remarques et de cocasses réflexions.

Quels étranges accouplements la destinée prépare à notre espèce, par ses bizarres combinaisons: voici des hommes dans l'âge mûr, ou vieux déjà; ils sont la plupart ventrus et rougeauds; ils ont si bien vécu! et, ma foi, la goutte et la gravelle sont arrivées. C'est aux Célestins que la variété des mastodontes enluminés domine, et, drôle de coïncidence, ces pauvres victimes du bon boire, des venaisons et des truffes, sont les heureux époux de sveltes petites femmes, jolies à damner une légion d'archanges. Si ces sylphides de féerie sont affligées d'une maladie quelconque, je gage na part du purgatoire que c'est de pléthore conjugale!

Et je me dis, en voyant ces couples si bien assortis: le bistré-jus de réglisse, avec le blanc et le rose: le vapoureux et l'épais; un éléphant invalide et un libellule toute frémissante; je me dis: O amour, petit folli-chonneur d'Eros, tu dois forcément faire des tiennes,

voient (il présente un enfant en avant): nous sommes, vous le voyez, avec notre famille, mes amis, mes frères! Nous sommes ici tous pères et mères de famille patriques. J'ai un frère qui est soldat aussi sous les drapeaux à Alger.

Mme Godefroy est poussée dans le corridor. M. Hù, frappé à mort, tombe avec son fils sur le côté droit. L'enfant a le bras fracassé d'une balle.

Une inspiration de mère, ajouta Mme Hù, me le fit arracher des bras de mon mari, et me jetant en arrière, je tombai évanouie dans un grillage placé derrière moi. A ce moment, mon mari, déjà à terre, est frappé de vingt-deux coups de fusil et de baïonnette.

On peut encore voir ses vêtements, ils sont tellement déchirés qu'ils ne présentent plus que des lambeaux raidis par le sang.

M. Thierry est tué; Loissillon, fils de la portière, succombe sous les coups. Plusieurs personnes tombent blessées. Loissillon pousse un cri d'agonie. « Ah! gredin, tu n'es pas encore fini! » disent les soldats. Ils se baissent et l'achèvent.

C'est alors qu'ils aperçoivent M. Bouton, accroupi sous une table. Comme ils n'avaient plus de fusils chargés, ils le lardent à coups de baïonnette. Le train était tel que je crois encore l'entendre.

Ensuite, il est entré d'autres soldats qui ont tiré sur lui.

Francis BRUNO, enfant de treize ans. — Dès le 13 au soir, nous nous étions retirés en assez grand nombre dans le cabinet de M. Bouton, de peur que les insurgés, qui voulaient monter dans la maison, ne vissent à y pénétrer. Nous y avions passé la nuit, lorsque le 14 au matin une foule de soldats se présentèrent à la porte de la chambre, d'où ils tirèrent à tort à travers. Je reçus à la cuisse un coup de baïonnette d'un militaire qui déchargea son fusil en même temps.

Je tombai à terre: Il me retourna alors et me plongea sa baïonnette dans les reins.

(La suite au prochain numéro).

Feuilleton du Refusé

N° 39.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Rapides comme la foudre, des soldats, un officier en tête, franchissant le second étage. Une première porte pleine, à deux battants, a cédé à leurs efforts, une porte vitrée résiste encore. Un vieillard se présente, qui l'ouvre: c'est M. Breffort père. « Nous sommes, dit-il à l'officier, des gens tranquilles, sans armes; ne nous assassinez pas. » Ces paroles expirent sur ses lèvres; il est percé de trois coups de baïonnettes; il pousse des cris. « Gredin, dit l'officier, si tu ne te tais pas, je te fais achever. » Annette Besson s'élançait d'une pièce voisine pour voler à son secours. Un soldat fait volte-face vers elle, lui plonge sa baïonnette au-dessous de la mâchoire, et, dans cette position, lui lâche un coup de fusil dont l'explosion lance des fragments de la tête jusqu'aux parois du mur. Un jeune homme, Henri Larivière, la suivait. Il est tiré de si près, lui, que le feu prend à ses vêtements, que le plomb pénètre jusqu'à une grande profondeur dans le poumon. Il

n'est cependant que blessé mortellement: alors un coup de baïonnette divise transversalement la peau du front et montre le crâne à découvert; alors aussi il est percé en vingt places différentes. Et déjà la pièce n'était plus qu'une mare de sang; et M. Breffort père, qui, malgré ses blessures, avait eu la force de se réfugier dans une alcôve, était poursuivi par les soldats et Mme Bonneville, le couvrant de son corps, les pieds; dans ce sang, les mains vers le ciel, leur criait: « Toute ma famille est étendue à mes pieds; il n'y a plus personne à tuer, il n'y a plus que moi! » et cinq coups de baïonnettes perçaient ses mains.

Au quatrième, les soldats qui venaient de tuer M. Lepère et M. Robiquet disaient à leurs femmes: « Mes pauvres petites femmes, vous êtes bien à plaindre ainsi que vos maris. Mais nous sommes commandés, nous sommes forcés d'obéir aux ordres, nous sommes aussi malheureux que vous. »

ANNETTE VACHÉ. — A dix heures et demie du soir, Louis Breffort revint près de moi se coucher. Notre nuit fut agitée. A cinq heures du matin, M. de Larivière, qui avait passé la nuit au deuxième, chez M. Breffort père, monta nous souhaiter le bonjour; il nous dit qu'il avait très-mal dormi, et qu'il avait entendu crier toute la nuit.

Une voix appela d'en bas: c'était son père. M. de Larivière descendit dire qu'il allait venir. Louis était en train de s'habiller; j'étais à peine vêtue moi-même, quand, entendant un grand bruit dans l'escalier, la curiosité m'attira jusqu'au quatrième.

« Où vas-tu? » me crient des soldats. Frappée de stupeur, je ne réponds pas. « Ouvre ton châte. » J'ouvre mon châte; on tire un coup de fusil sur moi, on me manque. « Arrête! » me crie-t-on, et on tire un second coup de fusil sur moi; je pousse un cri perçant, et arrive avec peine jusqu'à la porte de Louis. « Es-tu blessée? me dit-il en la fermant sur moi. — Je ne crois pas; ils m'ont tirée de si près qu'il ne m'aurait pas manqué; je pense qu'il n'y a pas de balles dans leurs fusils, qu'il n'y a que de la poudre. — Comment, pas de balles! mais ton châte en est percé en plusieurs en-

droits. — Ah mon Dieu! ils vont nous tuer. Louis, Louis! cachons-nous. Tiens, tiens, essayons de monter sur le toit: nous nous aiderons l'un l'autre. — Non, dit Louis, on ne tue pas le monde comme ça; je vais leur parler. »

Déjà les soldats frappaient dans la porte. Louis la leur ouvre. « Messieurs, s'écrie-t-il, que voulez-vous? Ne nous tuez pas: je suis avec ma femme, nous venons de nous lever. Faites pitié, vous verrez que je ne suis point un malfaiteur. » Un soldat l'ajuste. Louis tombe de son haut la face contre terre, il pousse un long cri! « Ah!... » Le soldat lui donne deux ou trois coups de crosse sur la tête, du pied le retourne sur le dos pour s'assurer qu'il était bien mort. Je me jette sur le corps de mon amant. « Louis, Louis! Ah! si tu m'entends!... » Un soldat me renverse sur le carreau. Quand je me relevai, les soldats avaient disparu. Je prétaï l'oreille: j'entendis de nouveaux pas, on revenait dans la chambre. J'eus peur, je me fourrai sous les matelas. « Est-ce qu'il n'y a plus personne à tuer ici? disait une voix. Cherche donc sous les matelas. Non, répondait une autre, je viens d'examiner; il n'y en avait qu'un, tu le sais, va, il est bien mort. »

Mme Hu. — Dès la veille, nous avions été jusqu'à seize personnes, hommes et femmes, dans le cabinet occupé par Mme Bouton. Nous nous y étions retirés dès que les insurgés menacèrent d'envalir la maison, car eux seuls nous inquiétaient. Nous ne pensions guère à avoir à redouter quelque chose de la troupe. Nous étions absolument les uns sur les autres. M. Bouton nous avait tant de fois parlé de ses campagnes, des dangers qu'il avait courus, que nous nous croyions plus en sûreté près de lui; cela était si naturel!...

Nous étions encore treize, quand les troupes cherchèrent à briser la porte. A ce moment, nous n'avions plus de sang dans les veines.

Mme Godefroy était le plus près de la porte. Elle tenait un enfant de quinze mois sur ses bras; après elle venait M. Hù, mon mari, portant également notre enfant dans les siens. Mme Godefroy ne voulait pas ouvrir. « Ouvrez, ouvrez, dit mon mari, que ces messieurs

dans la vie, très-pré-ée, de ces heureux ménages ; et quels sournois ricanements tu dois pousser, petit démon, quand les enfants de ces mignonnes gazelles ressemblent à leurs papas officieux !...

Sur ce, je rentre à l'hôtel, où m'attendent les pruneaux et le riz de rigueur, ainsi que la carotte obligatoire. Et maintenant, lecteur, partez pour Vichy, si le cœur vous en dit.

Jean SANS-GÈNE.

M. Jules Frantz adresse au Courrier de Lyon la lettre suivante :

Lyon, le 21 août 1868.

M. Ponet, rédacteur du Courrier de Lyon.

Monsieur,

En attendant que la Cour d'appel statue définitivement sur votre conduite et sur la mienne, je tiens à protester contre certaines paroles que vous me faites prononcer dans le compte-rendu purement fantaisiste que vous avez inséré dans votre numéro du mercredi 19 août 1868. Les autres inexactitudes seront relevées plus tard.

Il est faux que vous ayez déclaré au Tribunal que M. Vingtrinier vous avait dit, le matin du jour où a paru l'article vous concernant :

« Je reconnais que vous êtes offensé, et je le regrette » Notre imprimeur n'ayant jamais prononcé ces paroles, vous n'avez pu vous en faire une arme contre moi.

Lorsque M. le président m'a demandé s'il était vrai que j'eusse « cinglé » la figure de mon adversaire du plat de mon épée, j'ai nié énergiquement et, par conséquent, je n'ai pu faire la réponse que vous avez imprimée.

Dans sa déposition, M. Alex. Jouve n'a pas déclaré que le duel avait eu quatre reprises.

J'ai été blessé quatre fois il est vrai, mais seulement dans trois engagements.

Cinq de mes amis qui assistaient à l'audience du 18 août pourraient certifier la véacité de cette déclaration, si je ne préférerais prendre à témoin le tribunal lui-même.

Je vous prie, monsieur, d'insérer cette lettre en entier dans votre plus prochain numéro.

Dans le cas contraire, j'aurai recours à la loi. J'ai l'honneur de vous saluer.

J.-N. CLERC, dit Jules FRANTZ, Directeur du Refusé.

EN L'AIR

INEPTIES

Quelques proverbes : Un ancien fabricant très-vieux, très-laid, mais qui s'est fait une réputation de don Juan, affirmait qu'il possédait ou avait possédé les plus jolies femmes de Lyon.

— Cela prouve, lui répondit un envieux, que les extrêmes se touchent.

L'esprit court les rues, moi aussi : L'exception confirme la règle.

Luigini : — Dans quel cas un enfant ressemble-t-il à un perroquet ?

Le complice : — Je me creuse...

Luigini : — C'est quand son père fait un faux pas et tombe. Alors il voit son père choir !...

Si, au milieu de l'hiver, je voyais après une bataille un malheureux soldat à demi nu et à demi écharpé, je ferais un emprunt (comme le gouvernement), et il serait immédiatement couvert. ...Le soldat ?!

Chez Casati : — Garçon, un bock. — Voilà ! Boum ! — Vous appelez ça un bock, mais j'en boirais cent comme celui-là. — Comment, Monsieur... cent bocks !

Ce garçon est le même qui un certain jour eût une réplique sublime. Un consommateur s'écriait : — D'ailleurs, je ne veux pas m'abaisser jusqu'à discuter avec un garçon de salle. — Garçon de sale, mais, Monsieur, je ne suis pas votre domestique !

C'est incompréhensible que ces petits messieurs aient donné le nom de cocottes à des filles qui n'ont jamais fait d'œufs... que des gâteaux.

M. de Tillancourt ne pouvant plus débiter de calembours à la Chambre se venge sur sa famille. Dans une de ces dernières soirées d'intimes, il fai-

sait avec acharnement une partie de dominos ; quelques-uns de ses amis parlaient d'un poème sentimental que ce fameux député voulait mettre au monde.

— C'est Roméo et Juliette, disait l'un. — Vous êtes dans l'erreur, disait un autre, c'est Daphnis et Chloé, n'est-il pas vrai ? — De grâce, Messieurs, laissez moi jouer, je veux faire filer mon beau six.

— Le fusil Chassepot est une arme parfaite. — Tout ce que vous voudrez, mais elle manque de chien.

A la correctionnelle, à l'audience de mardi. Un moutard, ramassé dans les fossés du fort de la Vitriolerie, est prévenu de vagabondage. Le président le questionne : Vos noms et prénoms ? — Carton Pierre. — Votre âge ? — Cinq ans et demi. — Profession ? — Souscripteur à l'emprunt ; seulement, depuis deux jours le commerce ne va plus.

Avez-vous remarqué ces deux affiches : FÊTE NATIONALE EMPRUNT DE 429 MILLIONS. J. GOLLION.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Le 15 août est un beau jour !

Ce jour là a lieu la 17^e représentation (reprise) de la Saint-Napoléon, — ou la fête nationale... de l'empereur, pièce militaire à grand spectacle, avec décorations nouvelles et flammes de Bengale !

En même temps, et sur la même scène, — une belle scène vraiment... la France ! on a représenté l'Assomption, — ou la fête de la Vierge, pièce religieuse, avec chœurs et costumes nouveaux !

Pour moi, ce jour a été tout uniment celui de la fête de Marie... Marie, une adorable maîtresse, dont la vie privée ne m'est cachée par aucun mur, — voire mitoyen.

La plupart des journaux, — les petits et les grands, ceux de la province comme ceux de la capitale, — ont cru devoir, suivant leur habitude, consacrer une large place à ces solennités (la dernière exceptée, bien entendu).

Mais je suis ici pour relever l'esprit de la province, et ce n'est pas là qu'il faut le chercher. Voyons ailleurs.

Ah !... les discours de distribution de prix ?... Ce n'est pas ce qui a manqué en ces derniers temps, et voilà une ressource.

Eh bien ! non ; là encore, l'esprit n'a généralement rien à voir.

La meilleur est de m'en tenir à mon domaine habituel : menus-propos et anecdotes... plus ou moins gauloises.

En passant : Le Gaulois compte parmi ses rédacteurs Elie Frébault, lequel emploie ordinairement dans ses articles un style fort imagé. Aussi, X... ne l'appelle-t-il que L'Elie-aux-tropes.

La Navette, de Tarare, adresse aux savants la question suivante : Quelle est la cervelle qui pèse le plus, d'un savant ou d'un sapajou ? R. S. V. P.

Le Figaro suisse a maintenant un sosie : — le Figaro de la province, publié à Chambéry. Celui-ci nous paraît être à celui-là ce que le Petit Figaro est au Figaro politique. — Mais que voilà des Figaros !

Bref, j'emprunte au nouveau venu (et au Figaro suisse, naturellement) un jeu de mots qui en vaut bien un autre :

— Pourquoi, alors que vous recevez une lettre d'un de vos amis de Chambéry, pouvez-vous dire que vous l'entendez parler ? — C'est que vous reconnaissez le timbre de Savoie ! Horrible, n'est-ce pas ?

Tout dernièrement, on procédait, dans une commune des environs de Troarn, à la vente d'effets mobiliers ayant appartenu à une dame galante de la localité. Une paire de bas, un gilet de flanelle et une cravate d'homme venaient d'être déposés sur la table de vente. Le crieur allait mettre à prix ces frusques assez étranges

dans la garde-robe d'une femme, quand une petite fille s'écria soudain :

— Dieu du ciel ! mais tout ça est à nous... c'est l'habit à papa !... L'assemblée, qui en savait sans doute plus long que moi, se mit à rire.

Le père et la mère de l'enfant seuls ne partageront point l'hilarité générale. (Bonhomme normand.)

A l'occasion du 15 août, S. E. M. le Ministre de la justice et des cultes a adressé une circulaire omnibus aux évêques catholiques, aux prélats de l'église de la confession d'Ausbourg, aux rabbins juifs et aux chefs de l'église réformée, pour qu'ils confondent leurs prières et leurs vœux pour notre bon souverain, notre gracieuse souveraine et leur intéressant enfant.

Quand juifs, protestants et catholiques entonneront ensemble le Te Deum officiel, ils n'arriveront pas, musicalement parlant, à l'accord parfait rêvé par Richard Wagner. — On laissera à Dieu (le vrai) le soin de démêler, au milieu de ces sons multiples, la note qui peut lui être agréable. (Le Démocrate de Vaucluse.)

A Lyon, le jour du 15 août, on a compté jusqu'à trois illuminations particulières.

Autant qu'il nous en souviennent, il y en avait davantage l'an passé.

PENEY.

VARIÉTÉS

La Pudeur.

Il y a pudeur et pudeur. Il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, la pudeur physique et la pudeur morale. La chaste et innocente pudeur d'une jeune fille, qui lui fait monter au front une aimable rougeur ne ressemble pas au sentiment de pudeur qui bride un avocat sur le point de défendre, quand même, une cause ouvertement mauvaise. Si le premier sentiment part du cœur et monte aux joues poussé par de fraîches pensées, le second n'est qu'un sentiment de retenue inspiré par la crainte de la réprobation générale, sentiment qui n'existerait pas sans cette crainte.

La pudeur de la jeune fille est une pudeur physique, la pudeur de l'avocat est une pudeur morale.

(Vous me dites que cette pudeur est immorale ; c'est vrai, mais réfléchissez que, dans ce cas, immoral veut dire sans morale. Votre objection est presque un calembour.)

Il y a beaucoup de genres de pudeurs. Un homme politique qui, gouverné par son intérêt, tourne brusquement casaque, est sans pudeur. — Un voleur pris, bien pris, jette toute pudeur avec son masque et avoue. — Une femme, à la vue d'une autre femme qui se galvaude, rougit de pudeur. — Un capitaliste qui se fait sans vergogne la part du lion dans une affaire manque de pudeur, ou plutôt la jette par-dessus les moulins. — Après plusieurs fautes découvertes, une femme en commet de nouvelles, sans pudeur, et s'affiche.

Toutes ces pudeurs-là et bien d'autres que je pourrais citer, ne ressemblent en rien à la pudeur proprement dite. C'est le même mot, mais dont on a étendu le sens. Et, dans ces derniers cas, on pourrait remplacer le mot pudeur par celui de respect humain ou d'autres ayant peut-être la même signification et que je n'ai pas sous la plume pour le moment.

La vraie pudeur est le sentiment qui fait ramener sans arrière-pensée une gorgelette soulevée par le vent. C'est le même mot, mais dont on a étendu le sens. Et, dans ces derniers cas, on pourrait remplacer le mot pudeur par celui de respect humain ou d'autres ayant peut-être la même signification et que je n'ai pas sous la plume pour le moment.

La pudeur n'est pas l'innocence. — Une fille peut rougir de pudeur, mais si elle rougit, c'est qu'elle comprend ; donc plus d'innocence. — L'innocence, même n'a pas de pudeur. — Un enfant tousse très-bien sa robe pour contenir des pommes, sans s'inquiéter de ce qu'il fait voir. — Une mère, purifiée par sa maternité, ne redevient-elle pas presque innocente ? Elle ne pense pas à mal. Elle n'a pas de pudeur avec ses petits enfants, ou plutôt, car ce n'est pas là précisément ma pensée, elle souffre qu'ils n'en aient pas avec elle.

Avec les mœurs actuelles, il est difficile que l'innocence habite pendant longtemps chez le même individu. A moins qu'il ne naisse et ne vive dans une cave, la vue de la vie, de ses besoins et de ses mystères la chassera bien vite. Mais l'éducation donne du prix aux choses et les pare, tandis que l'innocence les déprécie en les servant toutes crues, sans ragout et sans apprêt.

La pudeur ou son semblant sert souvent à cacher des imperfections. Elle peut être une arme pour la coquette. Les femmes ne doivent pas en abuser. Elles n'ont pas deux pudeurs dans leur vie. Quand elles cessent d'en avoir, elles n'en ont plus jamais, jamais. Ça ne revient pas. Et ça ne se défraîchit pas non plus. Il n'y a pas de pudeur incomplète. Le pudeur est tout d'une pièce, jet on en a ou on n'en a pas. On n'en a pas non plus quand on veut. C'est un sentiment naturel qui ne se commande pas, qu'une réflexion tue et qui ne renaît pas.

Dans les temps primitifs, quand hommes et femmes, enfants et vieillards, garçons et filles marchaient nus ou à peu près, on peut se demander ce que faisait la pudeur. Elle était inoccupée et se croisait les bras. Son emploi était une sinécure. Peut-être les humains étaient-ils mieux constitués et plus beaux qu'à présent ? (C'est à souhaiter pour eux, du reste.) Et en adoptant cette hypothèse, il est à croire que la pudeur a eu plus d'occupation à mesure que la civilisation, en marchant, amenait avec elle l'habitardissement des races et la dépréciation des formes. Le nombre des femmes mal faites s'accroissant de plus en plus, il est devenu de plus en plus nécessaire de cacher des formes mal réussies, et la pudeur a eu de plus en plus d'ouvrage.

Diogène le cynique n'avait pas de pudeur. Peut-être n'avait-il rien dont-il pût être honteux ! S'il avait eu

quelque infirmité à déguiser, il aurait eu en même temps plus de pudeur, ou du moins aurait-il caché sous ce nom le besoin qu'il aurait eu de ne pas se faire voir dans un cas désavantageux. Croyez bien que ce devait être un grand vainqueur.

La pudeur peut passer, sinon pour un vice, au moins pour du vice. Une femme qui n'a pas de gorge, ou qui fa mal faite et non présentable, trouvera facilement dégoutante une autre femme outrageusement décolletée, parce qu'elle ne le sera pas et ne pourra pas l'être. La femme décolletée trouvera, de son côté, fort inconvenante une autre femme qui laissera voir sa jambe qu'elle aura belle. Ainsi l'une aura la pudeur d'en haut et l'autre la pudeur d'en bas, de sorte qu'elles n'en auront, en résumé, ni l'une ni l'autre. Aucune d'elles ne saura contenir sa pudeur dans le juste-milieu, ce qu'il faudrait cependant.

Mais la pudeur dont nous parlons là n'est pas la vraie pudeur. C'est une usurpatrice qui, se glissant derrière les cœurs humains, s'est tout doucement substituée à son aînée. La vraie pudeur, l'ancienne, l'aînée, n'est connue que de peu de personnes. Elle a abandonné par faiblesse son empire à l'usurpatrice, et s'est retirée à l'écart, ne conservant de son ancien royaume que peu de sujets. Ces sujets sont généralement jeunes. Ils ont de grands yeux étonnés dont ils envoient les rayons directement et bien en face, et quand ils cachent leurs jambes, ce n'est pas parce qu'elles sont mal faites, c'est simplement pour ne pas les laisser voir. Ils ne sont pas nombreux et tous les jeunes gens n'en font pas partie. Car, parmi les adolescents, il y en a beaucoup qui sont sujets du nouveau royaume, les mâles jetant un coup-d'œil furtif et gros de desirs sur les femmes, et celles-ci les laissant faire avec complaisance, sinon avec plaisir.

En somme, tout est relatif. Les femmes de l'ancien monde, qui ne considéraient pas un esclave comme un homme, avaient une singulière pudeur relativement à nos mœurs actuelles et passeraient aujourd'hui pour de fameuses... cocottes.

Les femmes des puritains, si elles sont puritaines elles-mêmes, peuvent considérer les plus honnêtes femmes comme des éhontées. Et telle femme de notre monde qui, dans un bal, laisse voir entièrement à son danseur les blanches rondeurs de sa poitrine, et le laisse sans embarras pénétrer dans des régions qui devraient peut-être se produire avec plus de mystère, se trouverait fort embarrassée si elle devait se présenter en société, vêtue pour tout potage d'un collier de corail, comme les sauvagesses.

Tout est relatif, vous dis-je. Ce qui est pudeur ici est immoralité là-bas.

La pudeur la plus détestable, c'est la pudeur exagérée des bigotes. Elle est plus vicieuse que le vice lui-même. C'est le vice au carré. Ce n'est plus de la pudeur, c'est de l'hypocrisie. C'est tout ce que vous voudrez, excepté quelque chose de bon.

Edmond MAGNAC.

THÉÂTRES

Variétés.

Notre excellent et regretté comique Lamy vient de louer le coquet théâtre des Variétés pour le mois de septembre ; il se propose de l'exploiter avec sa troupe jusqu'à l'ouverture du théâtre de Saint-Etienne, dont il conserve la direction.

La troupe de M. Lamy débutera, aux Variétés, le jeudi 3 septembre, par la Vie parisienne, opéra-bouffe en 5 actes de J. Offenbach.

M. Lamy jouera le rôle de Gondremark, qu'il a créé aux Célestins ; M^{me} Lamy celui de Gabrielle.

On dit beaucoup de bien de la troupe de M. Lamy, on loue surtout son ensemble parfait.

Le public lyonnais, qui n'est pas ingrat, s'empressera, nous en sommes certains, de venir revoir et applaudir son ancien comique, ainsi que la charmante M^{me} Lamy.

(Le Secrétaire de la rédaction.)

Jules CÉLÉS.

Correspondance.

Un Rose-Croix. — Méditez le symbole du pélican ! M. V. E. — Merci. Respect à la chose jugée. Nous ne nous servons que des moyens que la loi nous donne.

Au Capitaine F. — Votre mémoire sur le Sénat est parfaitement écrit ; mais, pour l'insérer, il faudrait que vous nous réunissiez 25,000 francs... de cautionnement.

Ami Kyon. — Il y a dans votre dernier envoi les éléments d'un excellent article, le fond et la forme excepté.

M. V. Z. — Pas de diffamation, Monsieur, même contre un ennemi.

E. T. et C. C. — Le Journal-Lyon accueillera probablement avec plaisir votre petit labeur.

H. S. — Nous avions l'œil au guet... Il ne nous reste qu'à vous féliciter et de votre prudence et de votre énergie. — C'est que Ch. Noël était absent !...

Le succès inespéré de notre dernier numéro nous a engagé à faire un tirage spécial de la Lanterne-Guignol, que nous mettrons en vente, parfaitement relié et broché, au prix de 40 centimes, dans le courant de la semaine.

Nous prévenons nos lecteurs qu'il nous reste encore quelques collections complètes du Refusé (de 1 à 40) que nous pourrions délivrer, à raison de 5 fr. dans nos bureaux et de 6 francs pour le dehors. (Franco.)

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.